

COMPOSITION FRANÇAISE

ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

Jacques Dupont, Mireille Labouret,
Marie-Emmanuelle Plagnol, Marie-Claire Thomine.

Coefficient : 3 ; Durée : 6 heures

Le jury, renouvelé de moitié en 2002, a travaillé dans le même esprit que les jurys précédents, ce qui l'autorise à établir un bref bilan de l'évolution du concours en français. La moyenne générale est en baisse constante (autour de 08/20 en 2000, 07,5 en 2001, 06,9 en 2002). De façon plus préoccupante, le nombre de bonnes copies diminue tandis que s'accroît la masse des candidats : 93 copies sur 339 candidats étaient notées à la moyenne et plus en 2000, 80 sur 387 en 2001, 66 sur 407 en 2002. Certes le vivier des bons éléments reste suffisant pour pourvoir 25 postes, mais l'on s'interroge sur le nombre croissant de khâgneux faibles, voire très faibles, qui ignorent jusqu'aux règles élémentaires de l'exercice de dissertation, ont très peu lu et ne savent pas écrire. Dans ces conditions, on ne saurait trop mettre en garde les candidats contre une fâcheuse tendance à la copie longue (on ne compte plus les copies dépassant 16 pages d'une écriture serrée), entraînant délayage et bavardage, ainsi que risque accru d'imperfections formelles.

Désireux d'introduire un peu de variété dans le choix du sujet, le jury a opté cette année pour un auteur du XX^{ème} siècle, Nathalie Sarraute, qui revenait, en tant que romancière, sur la pratique romanesque, genre qui semblait au jury le plus abordable pour des étudiants non spécialisés en lettres. Or, la position de N. Sarraute en 1959 ne paraît pas mieux connue que celle développée par Balzac en 1833, dans le texte offert à la sagacité des candidats du concours 2001. Pour quelques copies, qui ont évoqué *L'Ere du soupçon* et la diffusion des idées du Nouveau Roman – sans toutefois percevoir les échos manifestes entre le texte des *Essais sur le roman* et *Roman et réalité* –, pour les étudiants qui ont su exploiter leur lecture de *Portrait d'un inconnu*, *Enfance*, *Tropismes* ou *Martereau*, combien de devoirs ignorent la visée polémique du passage, traitent de « la réalité » comme d'une notion immuable, sans référence à l'histoire littéraire et à celle des idées.

De même, l'exemplaire attendu des lectures romanesques s'est révélé fort décevant. Si l'on excepte les romans ou extraits lus en classe, qui permettraient, si l'on avait le temps de se livrer à ce jeu, de deviner de quelle khâgne viennent les candidats, les étudiants de Première Supérieure ne lisent guère pour eux-mêmes ou s'adonnent aux délices de Paulo Coelho ou Virginie Despentes, cités dans quelques copies. Cette fâcheuse impression se retrouve à l'oral : pour deux lecteurs, authentiques et attentifs de *La Nouvelle Héloïse* et *Illusions perdues*, fort peu de « victimes du livre » sont à craindre dans les générations actuelles...

Aussi la rencontre d'un vrai lecteur/ d'une vraie lectrice est-elle toujours un plaisir pour le correcteur, tout enclin à pardonner quelques maladresses de plan ou de style. La meilleure copie du cru 2002 a su convoquer aussi bien Cazotte et Huysmans que Flaubert (*L'Education sentimentale* qui a donné lieu aux meilleurs et aux plus décevants commentaires...) et Céline pour dégager les constantes de l'oeuvre romanesque innovante dans son rapport à la réalité.

La citation de Nathalie Sarraute provenait du texte de la première conférence qu'elle avait donnée à l'université de Lausanne en 1959 (texte édité dans ses *Oeuvres complètes, Pl.*, p. 1643-1656). Elle reprenait une distinction, déjà établie dans la dernière partie de *L'Ere du soupçon*, « Ce que voient les oiseaux », entre auteurs réalistes et auteurs formalistes. N. Sarraute part du principe que le roman est « à la recherche d'une nouvelle réalité. » Cette dernière est paradoxalement définie, non selon l'acception commune, ce que tout un chacun voit autour de soi, mais par un couple surprenant, « l'inconnu/l'invisible », constitué d'éléments amorphes, perdus dans une infinité de possibilités. Par un style particulier, par la recherche de structures nouvelles, par la déconstruction du personnage, le romancier doit faire surgir ces éléments neufs de la gangue du visible. En l'absence d'une forme nouvelle qui les crée, ces éléments resteraient invisibles. Mais la quête purement formaliste d'une structure neuve ne peut aboutir sans eux. Procédant d'un double refus du « réalisme » et du « formalisme », N. Sarraute privilégie dans l'histoire du roman l'effort continu pour rendre visible un univers invisible, l'inauthentique chez Flaubert, par exemple, pour faire émerger l'inconnu du connu, tels les états crépusculaires chez Dostoïevski. Sarraute évoque ainsi ces passeurs qui ont su révéler dans une forme neuve un aspect alors inexploré de l'existence et de la conscience. En cela, le roman est pour elle instrument de connaissance, comme pour M. Kundera dont certains ont judicieusement rappelé la formulation de la recherche romanesque : « découvrir une fonction jusqu'alors inconnue de l'existence ».

Les plus graves défauts de compréhension et d'interprétation du sujet proviennent généralement d'une mauvaise explication du texte. Ainsi, toutes les copies qui ont négligé la mention, « la réalité, **pour le romancier** », se sont exposées à la dérive menaçant bon nombre de travaux : trop de candidats ont lu en fait « la réalité, pour l'écrivain/ le créateur/ le poète, c'est... » en négligeant la spécificité du romancier. Certains ont même bâti tout leur devoir sur des références poétiques et théâtrales – une copie ne cite que Ponge, Rimbaud et Jaccottet-, ou autobiographiques. La seconde partie de la première phrase a été privilégiée au détriment de la première ; « l'inconnu » et « l'invisible » ont immédiatement appelé des développements stéréotypés sur Baudelaire, Nerval et Rimbaud, ont limité la réflexion au genre fantastique ou au mouvement surréaliste. Or Nathalie Sarraute invitait à réfléchir sur la spécificité du roman comme articulation de la réalité et de l'invisible. Pour reprendre un titre d'Ian Watt, elle donnait à penser « réalisme » au sens large, non limité à un courant littéraire, et « forme romanesque ». Pourquoi le roman, comme ensemble de procédés narratifs, semble-t-il être le genre le plus apte à rendre compte de la réalité et de la vie ? Le recours à l'histoire du genre – son apparition, les grandes périodes d'expansion romanesque, liées aux conditions de production et de diffusion, elles-mêmes dépendantes de structures politiques et économiques- pouvait éclairer la question, tout en montrant comment celle-ci se déplaçait. Du « roman comique » à l'« Histoire des moeurs » au XIXème siècle, du monologue livrant le flux de conscience aux perceptions des tropismes, le sens de la réalité et le but du romancier se modifient. L'on pouvait élargir le problème à la littérature dans son ensemble – ne serait-ce que par la place prépondérante que conquiert le roman sur les genres voisins- mais il fallait au moins traiter la question du roman en priorité.

D'autres erreurs de lectures ont entraîné des appréciations fausses. La modalisation, « ce qu'il lui semble être... » maintes fois déformée en « ce qui lui semble être... » perdait non seulement sa cohérence syntaxique mais aussi le sens de la nuance, atténuant le paradoxe initial. Trop souvent, les candidats ont fait d'« inconnu » et d'« invisible » des synonymes, tout comme ils ont affaibli la reprise « le premier, le seul à voir », en la traitant comme un couple de termes équivalents. Bien peu de copies ont tiré profit de l'analyse de ces « formes » connues ou nouvelles, et de l'étude de « modes d'expression. » Hormis le célèbre « vous » de *La Modification* (régulièrement confondue avec *La Métamorphose*), peu d'exemples

venaient étayer le propos...Peu de devoirs ont su détecter la nouveauté dans des formes qui semblent à présent connues, voire usées. Le « roman balzacien » lui-même, entité commode interprétée par le Nouveau Roman comme l'archétype du récit plein, à visée didactique, inventait dès 1830 une forme nouvelle dans les premières *Scènes de la vie privée* avant la conception originale de *La Comédie humaine* comme somme condamnée à l'inachèvement. Il pouvait être utile de prendre en compte cette dimension historique du genre, sans céder toutefois à la facilité du résumé de cours, sans dériver non plus vers des notions voisines. Trop de copies ont décentré le sujet autour de l'intertextualité ; d'autres ont adopté ce présupposé faux, à savoir que la position de N. Sarraute « occultait la dimension de la beauté dans l'oeuvre d'art » si bien qu'elles ont traité du Beau en littérature. De façon plus scandaleuse, plusieurs devoirs, sans citer une seule fois une phrase du sujet, ont glosé les termes de « littérature » et « inconnu », témoignant ainsi d'une méconnaissance de l'exercice surprenante pour des khâgneux.

On a pu apprécier heureusement dans les meilleures copies le souci d'analyser finement et d'illustrer le propos de Sarraute, à l'aide d'exemples pertinents. Outre *La Modification*, inégalement exploitée selon la lecture personnelle ou non qui en avait été effectuée, *Les Faux-Monnayeurs*, *Portrait d'un inconnu*, *Le Premier homme*, *L'Etranger*, *Au château d'Argol*, *Moravagine*, *La Chartreuse de Parme*, ont donné lieu à de bonnes études. Les limites d'un formalisme étroit ont été dénoncées avec bonheur dans certains devoirs qui ont pris le parti de formes connues et éprouvées toujours aptes à dévoiler une part d'inconnu.

L'inévitable sottisier pourrait grossir fâcheusement la copie cette année. Notons que l'année 2002 est celle de l'hypotypose (à l'écrit comme à l'oral), accommodée à toutes les sauces descriptives. Le style journalistique gagne du terrain tous les ans : on *revisite* beaucoup, on *finalise* et on *exemplifie* énormément, on *alchimise* volontiers le réel et le reste, sans *faire dans l'originalité*, quand on ne *se positionne* pas en tant qu'historien, ou penseur.

De façon plus alarmante, la conjugaison offre des hapax curieux : doit-on conseiller aux khâgneux d'adopter le Bescherelle comme livre de chevet ou de renoncer à conjuguer, même au présent de l'indicatif, les verbes acquérir, exclure, résoudre, croire ? L'accord du participe passé, depuis longtemps méconnu, est concurrencé par l'ignorance de l'accord verbe- sujet inversé. Il va sans dire que ce type de fautes est impitoyablement sanctionné.

Enfin, l'impression dédagée depuis quelques années, à savoir que la culture khâgneuse est purement orale et mimétique, se confirme par les énormités orthographiques et erreurs d'attributions en tous genres, qu'on ne peut imputer au seul stress le jour du concours. Que dire de Pérec, Perrec, Pérecq (ce n'est pas un jeu oulipien), de Grack, Rimbeaud, Sartres, Andrée Chénier, Annièce (personnage de *L'Ecole des femmes*), Causette, qui n'aurait pas déplu à Queneau, M. Test ou M. Tesse, Meurceau/Mersot et Barnabu de Céline ? *La Route des Flandres* est attribuée à Jules Simon, le *Manifeste du surréalisme* à Moréas ; Mallarmé a commis des *anagrammes*, Zola *La Machine infernale* (il est vrai que *La Bête humaine* n'est pas loin) ; Pécuchet est flanqué de *Boulevard* ; Julien Sorel, Lucien de Rubempré, Lucien Leuwen, Rodolphe Boulanger, ces personnages aux noms si semblables, voyagent indifféremment d'un roman à un autre, tandis que Roland Dumas écrit des romans de cape et d'épée, commentés par Jean-Pierre Genette. Quant à l'*incipit* d'*A la recherche du temps perdu*, il offre cette année deux variantes inédites : « Longtemps, je me suis couché de bonheur » et « Longtemps je n'ai pu trouver le sommeil. » Le correcteur épuisé peut choisir sa version préférée !

Inventaire facile et sans intérêt, peut-on dire. Voire... Il pourrait n'être qu'amusant s'il n'était infiniment plus long que l'échantillon proposé et ne se nourrissait quasiment de toutes les copies, même les mieux notées... S'ils ne veulent pas céder au psittacisme qui les menace et reproduire à l'infini les meilleurs corrigés du monde ou les lieux communs sur des auteurs

qu'ils auraient intérêt à « revisiter », les khâgneux BL devraient, en français, préparer le concours bien avant leurs très rudes années de classes préparatoires en lisant lors de leurs années de lycée, quand ils en ont encore le loisir, et en écrivant régulièrement...